

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \(19 Juillet - 14 novembre \)](#)[: François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mardi 21 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Mardi 21 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conversation](#), [Eloignement](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1849-08-21

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mardi 21 Août 1849

Sept heures

Votre dernière lettre est datée du 18 Août, juste un mois après mon départ. C'est déjà bien long. Chaque jour plus long. Vous me dîtes : " Je veux de la sécurité à

Paris. Qui me répond que j'en aurai ? " J'y regarde bien. J'ai toutes les raisons possibles d'y bien regarder, vous la première. Plus j'y regarde, plus je crois à la sécurité matérielle dans Paris. Et je ne vois personne qui n'y croie comme moi. Les coquins sont aussi abattus dans leur cœur que décriés dans le public. Non pas certes qu'ils renoncent. Mais dans l'état actuel, ils ne se croient aucune chance de succès. Ils attendront un autre état. Viendra-t-il un autre état ? Ceci, je le crois, et tout le monde, le croit. Il n'y a donc pas de sécurité politique. L'avenir amènera des événements. Lesquels et quand ? Personne ne le sait. Tout ce qu'on peut dire, tout ce que disent tous les hommes sensés, c'est que dans trois ans, si d'ici là on ne fait rien, la réélection du Président et de l'assemblée fera une révolution, bonne ou mauvaise plus probablement mauvaise. Et probablement avant ce terme, aux approches de ce terme, pour éviter cette révolution inconnue, les pouvoirs aujourd'hui établis, et certainement, les plus forts, l'Assemblée, le Président, le Général Changarnier feront quelque chose. Personne ne sait quoi, ni quand. Tout le monde croit à quelque chose et croit que quelque chose sera nécessaire. Je reviens donc à mon point de départ. De la sécurité matérielle, oui. Pas de troubles dans la rue. De la sécurité politique, pas d'événements graves. Personne ne peut vous promettre cela. La question se réduit donc à ceci : quel genre et quel degré de sécurité vous faut-il ?

M. de Metternich a raison ; l'exécution du prêtre à Bologne est stupide. C'est du bois sur un feu qui s'éteint. Les gouvernements vainqueurs ne savent pas le mal qu'ils se préparent quand ils redonnent un bon thème aux mauvaises passions vaincues. Ce que veulent surtout les révolutionnaires, c'est un fait, un acte, un nom propre, de quoi parler. Ils excellent ensuite à commenter et à répandre.

Je ne comprends pas Brünnow à votre égard. Non seulement de la négligence, mais de la malveillance, c'est trop bête pour un homme même pour un subalterne d'esprit. Il faut que je ne sais quand, je ne sais comment, vous l'avez blessé dans quelque secret repli de son cœur subalterne. Vous pouvez avoir le Génie de l'offense ; quelque fois le voulant bien, quelquefois sans le savoir. Peu importe du reste cette occasion-ci. M. de Brünnow n'apprendra rien à Lord Palmerston sur l'amitié que vous lui portez.

Je regrette bien Lord Beauvau pour vous. C'est évidemment la conversation qui vous plaît le plus. Pourquoi les Ellice ne veulent-ils plus venir à Paris ? Est-ce que le père et la mère ont peur ? Avez-vous des nouvelles de Bav. Ellice ? Est-il en Ecosse ? J'ai vu arriver hier un petit anglais, le second fils de Sir John Boileau. Il vient passer huit jours au Val Richer. L'aîné est aux Etats Unis. Milnes veut venir me voir ici. Bon homme et fidèle, malgré la promiscuité de son amitié.

Onze heures

J'ai beau faire ; j'attends la poste le mardi comme les autres jours. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mardi 21 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-08-21

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3074>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 21 août 1849

HeureSept heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Mr Richer. Mardi 21 Aout 1849 2425
Sept heure.

Notre dernière lettre est datée
du 18 Aout, juste un mois après mon
départ. C'est déjà bien long. Chaque jour
plus long.

Vous me dites : " Je veux de la Sécurité à
Paris. Qui me répond que j'en aurai ? " Où
regarde bien. J'ai toutes les raisons possibles
d'y bien regarder, vous la première. Plus j'y
regarde, plus je crois à la Sécurité malveillante
dans Paris. Et je ne vois personne qui me
croie comme moi. Ses ennemis sont aussi abattus
dans leurs œuvres que decrier dans le public. Non
pas, c'est qu'ils dévouent. Mais, dans l'état
actuel, il ne se croient aucune chance de
succès. Ils attendront un autre état. Voudra-
t-il un autre état ? Ceci, je le crois, et
tout le monde le croit. Il n'y a donc pas
de Sécurité politique. J'aurais amoncelé de
bien moins. Lesquels et, quand ? Personne
ne le sait. Tous ce qu'on peut dire, tout
ce que disent tous les hommes sages, c'est
que, dans trois ans, si d'ici là on ne fait
rien, la réélection du Président et de

l'Assemblée pour une révolution, bonne ou mauvaise et à répandre, plus probablement mauvaise. Je probablement, avant ce terme, aux approches de ce terme, pour éviter cette révolution inconnue, les pouvoirs aujourd'hui établis ce certainement, le plus fort, l'Assemblée, le Président, le général Changarnier feront quelque chose. Personne ne sait quoi, ni quand. Soit le monde croit à quelque chose, et croit que quelque chose sera nécessaire. Je reviens donc à mon point de départ. De la sécurité matérielle, oui. Pas de trouble dans la rue. De la sécurité politique, pas événements graves. Personne ne peut vous promettre cela. La question de, réduit donc à ceci: quel genre et quel degré de sécurité vous faut-il?

M. de Motterwicq a raison; l'exécution du prêtre à Bologne est stupide. C'est du bois sur un feu qui s'éteint. Si, pourtant, vainqueurs ne savent pas le mal qu'il se préparent quand ils redemandent un bon thème aux mauvaises, passionnés vainqueurs, le que veulent soutenir les révolutionnaires, c'est un fait, un acte, un nom propre, de quoi parlez. Il est allant ensuite à commentez

je me composais pas Brûmieu à votre sujet, non seulement de la négligence, mais de la malveillance. C'est trop bête pour un homme, même pour un subalterne d'esprit. Il faut que je ne sait quand, je ne sais comment, vous l'ayez blessé dans quelque de ces repli de son cœur subalterne. Vous pourrez avoir le juif de l'offre; quelque fois le voulant bien, quelques fois le Savoie. Peu importe du reste cette occasion-ci. M. de Brûmieu n'apprendra rien à lord Palmerston sur l'amitié que vous lui portez.

Cela regarde bien lord Beauvale pour vous. C'est évidemment la conversation qui vous plaît le plus. Pourquoi la Ville ne vendrait-elle plus, venus à Paris? Est-ce que le père et la mère ont peu? Auj. vous de, nouvelle, de Bas Ville? Est-il au succès? J'ai vu arriver hier un petit Anglais, le second fils de Sir John Bylean. Il vient passer huit jours au Val d'Isère. L'âme est aux Etats-Unis. Mais ne vont venir me voir ici. Bon homme, et fidèle, malgré la promiscuité de son existence.

Sur huit.
J'ai bien fini, j'attends la poste le matin comme

le autre, pour. Adm. Adm.

Li

)